

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lettre ouverte

Jacques Godbout

Volume 19, Number 4-5 (112-113), July–October 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Godbout, J. (1977). Lettre ouverte. *Liberté*, 19(4-5), 368–370.

en toute liberté

LETTRE OUVERTE

NOTE

Edmond Robillard, président sortant de la Société des Écrivains canadiens, publia il y a quelques mois un texte contestant le bien-fondé de l'Union des Écrivains québécois. Je lui répondis sur un ton narquois (mon péché mignon) par la voie des journaux. Il récidiva, m'accusant, moi le dernier anti-clérical, d'être attardé. La lettre qui suit ne fut pas envoyée aux journaux pour deux raisons : Le Devoir exerce une censure des textes d'une part, et d'autre part elle aurait évité à M. Martel de La Presse de travailler un lundi.

Aussi les querelles avec les curés de la taille d'Edmond Robillard m'ennuient. Mais je tenais à marquer le coup, dans LIBERTÉ, pour le plaisir.

JACQUES GODBOUT

Montréal, le 17 mai 1977

M. Edmond Robillard, o.p.

C'est Gunther Grass qui récemment rappela (à Conrad Bernier dans *La Presse*) que l'écrivain est l'anti-prêtre. Celui par qui le désespoir arrive. L'homme de parole et non l'homme de sermon. Celui qui a troqué le mensonge pour la lucidité.

Le prêtre québécois n'a pas à se vanter : la multinationale catholique romaine exploita ce peuple bien avant les trans-nationales américaines, siphonnant les économies des habitants pour les investir dans des usines à rêve, ces énormes édifices pompeux aujourd'hui vides. Pendant que l'anglo-protestant bâtissait une économie, le prêtre catholique canadien-français s'élevait des monuments ; capitaliste de la naïveté, ses plantureux presbytères n'enviaient rien aux villas de Westmount. La Banca de Sancti Spiritu s'enrichissait du denier des pauvres, le Québécois ne savait toujours pas compter sauf, à l'école, des hosties et des angelots, je parle d'hier encore, il n'y a pas quinze ans. Il a fallu se débarrasser de l'économie divine pour accéder à celle de la terre.

Parlons du ciel justement, ce lieu d'après la mort, territoire d'encens, projection mythique de tout ce que nous n'avions pas, paradis de l'abondance pour ceux dont l'existence était si précaire qu'il était facile au prêtre de raconter une terre promise, décrivant le miel et le lait d'une société réunie autour de Dieu comme une chorale dans le jubé, pendant que le conquérant s'appropriait les richesses du seul territoire réel, celui qu'avaient nos grands-pères sous les pieds, cette terre Québec que le prêtre voulait province catholique et non Etat civil.

Les prêtres ont faussé le jeu de l'économie en appauvrissant les Canadiens français, y compris par des folies collectives comme celle du curé Labelle. Ils ont structuré un peuple messianique (voyez Trudeau) en le gardant dans une douce ignorance des biens de la terre et du véritable sens de l'aventure humaine, réussissant pendant un siècle à remplacer l'idée d'histoire (civile) par celle de l'Histoire sainte. Aujourd'hui encore, une fraction importante des souverainistes confond Moïse et René Lévesque. Or cela, cette confusion dangereuse et terrible, entre le rêve paradisiaque, la parousie céleste et le désir légitime de construire un pays de naissance et de mort, menace tous les jours la marche entière d'un peuple. Entendez certains ministres.

L'économie, l'histoire, la sexualité. Toutes ces femmes flouées par le prêtre dont les filles aujourd'hui prennent allègrement la pilule auraient plus que moi le droit de parler.

Qu'il suffise de rappeler comme l'omniprésent discours du sexe, maladie jésuite, refoulement d'intelligences acnéennes, a occupé des années durant l'espace normal sain et amoureux que notre sexualité aurait dû habiter. Hommes de confessionnaux, les prêtres ramenaient au murmure coupable tous les cris de jouissance dont nos hommes étaient capables, et privaient du plaisir des femmes qu'ils voulaient soumises. Terroristes tristes, volant à la femme son habit, les prêtres catholiques canadiens-français mentaient sur tout, car ils étaient d'ignorants châtrés, mais surtout élevaient leur impossible et vicieuse sexualité en un discours ténébreux et empoisonnant.

Enfin le prêtre n'avait pour ce faire qu'une seule arme : le langage, il inventait un Dieu, des saints, donnait des noms aux plaisirs, qu'il appelait péché, parlait de purgatoire, de ciel et d'enfer, d'aimer le Christ en croix et la douleur, pervertissait les mots, travestissait le discours ; cette arme, le langage, c'est aussi celle de l'écrivain. Mais l'écrivain ne cherche ni disciples, ni à fonder une religion pour mieux exploiter la naïveté apeurée de ceux qui ne savent parler, il partage avec ses lecteurs le goût d'ici, d'aujourd'hui, le désespoir se-rein d'être un homme, et affirme dans ses poèmes, dans ses romans, une pensée laïque, c'est-à-dire humaine, qui s'oppose par définition à celle des magiciens.

Voilà, mon très cher Edmond Robillard, o.p., ce que j'aurais pu vous dire. En ajoutant que l'infantilisme suprême consiste à braire parce qu'une Société des Ecrivains canadiens est doublée par une Union des Ecrivains québécois. Quand il s'agit de préoccupations professionnelles, on ne parle ni de hochet, ni de jeux de société. Si vous n'aviez été que célibataire, avocat ou plombier, je ne m'en serais pas offusqué, mais voilà, vous êtes curé, comme je suis Québécois baptisé, c'était indélébile disait-on, eh bien on avait raison : ma colère contre vous et vos semblables ne peut s'éteindre, je suis un écrivain, c'est-à-dire un anti-prêtre, pour toute ma vie sur terre, parce que je crois à la mort.

JACQUES GODBOUT